

Biographie

Jeanne Benameur est née le 12 juillet 1952 à Ain M'lila en Algérie d'un père arabe et d'une mère italienne. Dernière d'une famille de cinq enfants, elle a 3 sœurs et un frère. Jeanne vit en prison, derrière les hauts murs de l'établissement carcéral dont son père est directeur. Bientôt, la gamine de 5 ans doit fuir l'Algérie en feu. Déménagement en catastrophe, violence terrifiante : il faut quitter ce pays de lumière où déjà, à 3 ans, elle apprenait à lire l'alphabet avec des lettres dessinées sur le tableau de la cuisine. Ce qu'elle raconte dans son autobiographie, *Ça t'apprendra à vivre* (Actes Sud, 1998), et encore récemment dans *Le Pas d'Isis* son dernier recueil de poésie : « Nous avons sauvé notre peau/mais ce qu'il y a sous la peau/qui le sauve/on reste caché longtemps/parfois toute une vie. »

« J'ai vécu ce moment, on a été obligé de partir. Mon père, arabe, était directeur de prison, on a été attaqué par l'O.A.S. sans doute. On a dû partir. Je pensais que je ne m'habituerai jamais. C'était une rébellion contre ce qui se passait. Je n'emploie jamais ce mot « migrant » que je déteste. Ce sont des migrants qui ont tout laissé derrière eux. Le mot « migrant » cache cette réalité. L'émigrant doit s'inventer une nouvelle vie. Mon père, dans les années 60, voulait l'intégration totale : il interdisait à ma mère de parler italien ! »

Elle passe de l'Algérie à la France métropolitaine avec sa famille. Elle a cinq ans et demi quand elle arrive à La Rochelle. Deux langues ont bercé son enfance : l'arabe, langue maternelle de son père mais également celle de son premier environnement, et le français. Elle sait déjà écrire et lire.

Interview de Jeanne Benameur :

La fée : Nous sommes sur la place de Reims, devant le beau lycée Dautet. Pourquoi avoir choisi ce lieu ?

Jeanne Benameur : Je suis arrivée à La Rochelle à l'âge de 5 ans, d'abord à l'école Arcère. J'ai sauté le CP, donc je suis allée directement en CE1, à l'époque on disait « la dixième », et Dautet couvrait la scolarité de la primaire jusqu'au lycée. J'y ai donc passé plus de 10 ans en tant qu'élève, de l'âge de 6-7 ans jusqu'à 16 ans et demi. Après le bac, je suis partie à Poitiers pour des études de Lettres, avec des incursions en Philosophie et en Histoire de l'Art ...hé oui La Rochelle n'était pas encore une ville universitaire... J'ai passé le concours de l'IPES (qui n'existe plus aujourd'hui) pour être élève-professeur rémunéré. Je l'ai fait pour ne pas dépendre de mes parents, et bien m'en a pris car mon père étant mort un an après, ma mère n'aurait pas pu subvenir à mes besoins d'étudiante. Mes études étaient payées par l'Institut, je m'engageais en contrepartie à servir dans l'enseignement public pendant une durée minimum de dix années.

J'ai beaucoup aimé enseigner, ça me passionnait. J'organisais des ateliers d'écriture, de lecture. J'ai enseigné à Bobigny (93), je n'étais pas débutante, je l'avais choisi et l'expérience me permettait d'être à l'aise ! J'ai arrêté en 2000 quand j'ai écrit *Les Demeurées*. Entre temps j'avais déjà publié des textes poétiques comme *Naissance de*

l'oubli et des ouvrages en jeunesse. J'ai continué à intervenir parfois dans la formation des enseignants, en particulier pour réfléchir à l'atelier d'écriture.

La langue maternelle de sa mère, c'est l'italien mais elle ne l'emploie jamais. La première fois qu'elle entend sa mère parler italien, c'est quand - après la mort de son père en 1972 - elle emmène sa mère en voyage en Italie, la mère échange alors dans un restaurant sur le choix de la pizza, avec le serveur !

La langue maternelle de son père, c'est l'arabe.

C'est en français, langue d'adoption de la famille, que Jeanne Benameur écrit. « Écrire, dit-elle, c'est une façon de vivre ». « Lire, écrire, ce sont les premiers souvenirs d'un désir conscient et impérieux. Un désir à vif, toujours. « *Écrire vient d'une nécessité profondément enfouie qui demande à prendre forme* », confie l'écrivaine,

Très tôt, elle écrit « de petites histoires, des contes, des pièces de théâtre » des poèmes. Elle suit les cours du conservatoire d'art dramatique puis elle effectue des études de lettres à Poitiers, où elle suit aussi des cours de philosophie et d'histoire de l'art. Elle est pendant un temps élève du conservatoire de chant. Après l'obtention du CAPES, elle est professeure de lettres : d'abord à Mauzé-sur-le-Mignon (commune rurale près de La Rochelle) puis en banlieue parisienne. Ce n'est qu'à partir de 2000 qu'elle se consacre entièrement à l'écriture.

Jeanne Benameur a grandi dans une prison, à Oran, puis à La Rochelle (Charente-Maritime). Son père en était directeur ; petite, elle croisait les détenus en transit dans l'escalier qui menait à l'appartement de fonction. Elle voyait « des gens bien qui se retrouvaient derrière les barreaux ». Là est né son refus de l'enfermement : « Quand j'ai passé le concours de chef d'établissement, je me suis rendu compte que c'était comme à la prison : il fallait vivre au collège. J'ai dit non. » «

En 2006, âgée de 48 ans, auteur de cinq romans et de plusieurs récits pour la jeunesse : elle leur expliquera que tous les rêves sont permis, « *qu'à leur âge tout est possible* ».

Elle a publié pour la première fois en 1989 aux Éditions Guy Chambelland des textes poétiques, puis chez divers éditeurs : d'abord chez Denoël en littérature générale, et, depuis 2006, chez Actes Sud.

Pour la littérature jeunesse, elle publie aux éditions Thierry Magnier. Elle a été également directrice de collection chez Actes Sud junior pour la collection D'Une Seule Voix et chez Thierry Magnier pour Photoroman jusqu'en septembre 2013.

Elle se distingue sur la scène littéraire avec *Les Demeurées* qui reçoit en 2001 le prix Unicef. Puis, c'est le prix du centre du Livre Poitou Charentes pour *Laver les ombres en* 2007 ; les prix Paroles d'encre, le prix du Rotary et le prix du Roman d'entreprise pour *Les Insurrections singulières* en 2011. En 2013, *Profanes* reçoit Le grand prix RTL-Lire

Enceinte de son fils, Jeanne Benameur a délaissé la danse, la musique, devenues périphériques. L'écriture s'est imposée et reste la pièce maîtresse de cette lectrice passionnée. Nourrie de Virginia Woolf et de Carson McCullers, d'Hannah Arendt et de Simone de Beauvoir, elle a noué de multiples amitiés de plume avec les auteurs contemporains. Ceux que son fils Guillaume Bourain, libraire à La Rochelle, lui fait découvrir. Ceux qu'elle croise en salon. *« La rencontre avec le public est toujours un moment joyeux. Je peux partager cette émotion ressentie pendant des mois de solitude, d'autres s'en emparent. Et moi, je peux quitter mon roman pour aller vers d'autres chantiers. »*

Écrire n'est pas une idée en l'air, une activité désarticulée. Écrire passe d'abord par l'exercice du corps. Le yoga, la nage jusqu'à l'épuisement, la marche le long de la grève. Tout ce qui touche au souffle. Seulement alors, Jeanne Benameur peut rejoindre le bureau atelier. Les premières lignes d'un roman s'écrivent dans un *« cahier de départ »*. Quelques idées, une trentaine de pages raturées, avant de reprendre le texte naissant à l'ordinateur. *« Écrire, c'est être dans le silence. Quand j'écris, je ne pense plus à rien d'autre. Le matin, il n'y a pas encore d'interférences avec le monde des conversations. Après l'écriture, la journée m'est offerte. »*

Sa littérature

Dans son écriture, elle réintroduit les sonorités et les rythmes de ses langues d'enfance.

Jeanne Benameur passe facilement de la littérature générale à la littérature pour la jeunesse. Elle écrit pour des âges très variés. Le choix du lectorat dépend. Par exemple, *Les reliques* ne peut pas figurer en secteur jeunesse car il aborde des sujets qui n'interpellent pas encore les jeunes lecteurs et lectrices. Alors que dans *Si même les arbres meurent*, il s'agissait d'une vraie question pour les enfants, les adolescents : comment continuer à aimer après la mort mais du côté parents, grands-parents. Tout cela est très subjectif et peut être discuté, il n'y a pas vraiment de règle. Lorsqu'elle écrit elle ne pense pas au lecteur. Elle a besoin que ce qu'elle écrit sonne juste, car c'est elle la lectrice. C'est le désir de se transformer qui fait sa profonde nécessité d'écriture. L'écriture lui permet d'ouvrir d'autres espaces à l'intérieur d'elle-même et de voir le monde autrement et encore autrement même si c'est sur le même thème. Écrire lui permet de lui ouvrir de nouveaux horizons. Dans ses romans, la relation à l'autre est au fondement même de la narration.

Elle accorde une grande place à la **psychanalyse**. Dans une rencontre effectuée à l'académie de Créteil 2005, elle dit :

« Mon pari est que si je suis transformée, mon texte transformera d'autres lecteurs puisqu'on est semblables. »

La psychanalyse lui a permis de mettre en forme par la parole ses émotions et donc de les travailler dans l'écriture. Elle lui a permis encore de faire le lien avec le partageable.

Elle a cessé de se considérer comme un être original car nous sommes tous régis par une naissance, par une mort, nous possédons les mêmes sens pour appréhender le monde, une sexualité... Tous ces éléments font de nous des semblables, même si nous avons nos singularités, notre histoire, notre éducation, notre culture...

Son dernier « héros », Simon Lhumain, est un psychanalyste.

Ateliers d'écriture

Lorsqu'elle était « jeune professeur en milieu rural, avec des classes difficiles », elle passait des heures à corriger des rédactions qu'elle donnait aux élèves. Cela n'était pas utile pour eux car ça leur enlevait le goût d'écrire, raconte-t-elle. Elle a donc commencé à pratiquer des ateliers d'écriture avec Elisabeth Bing. En 1979, ses élèves de milieu rural venaient le mercredi après-midi spécialement pour l'atelier d'écriture. Lorsque les élèves sont très loin de la pratique de l'écriture, elle commence avec des ateliers d'imaginaire et de paroles. Elle part d'un groupe de mots, puis chacun accueille les images dans la parole. On se rend compte qu'avec les mêmes mots, chacun n'a pas les mêmes images, l'imaginaire de chacun est libre. C'est ensuite qu'on peut aborder l'atelier d'écriture. Son but est que les gens, au bout d'un moment, ne viennent plus à ses ateliers, qu'ils se confrontent eux-mêmes avec l'écriture, chez eux dans cette affaire solitaire. L'atelier d'écriture ne fait peut-être pas des écrivains, mais des lecteurs. Lorsque quelqu'un travaille ses propres mots, il a moins peur des mots des autres.

Les ateliers d'écriture tiennent une grande place dans son parcours. Le travail en milieu carcéral avec des jeunes l'intéresse tout autant. En effet, ce lieu a une assez grande importance pour elle car son père a longtemps travaillé comme directeur de prison. C'est un endroit mystérieux qui interroge toujours. C'est sans doute cet environnement qui lui a donné un goût très prononcé pour la liberté. Elle a également une passion pour les enfants. Elle est d'ailleurs membre d'une association, *Parrains par mille*, qui vient en aide aux jeunes en détresse

- Les ouvrages de Jeanne Benameur

✓ *Si même les arbres meurent*. Ed Thierry Magnier 2000

Seuls dans les couloirs d'un hôpital, un frère et une sœur s'inventent des jeux dérisoires pour passer le temps, alors que leur mère est au chevet de leur père. Dans l'enceinte d'un hôpital, Céline et Mathieu espèrent le réveil de leur père, plongé

dans le coma. Pour fuir les murs exigus et tromper l'attente, ils s'inventent un univers imaginaire où leur père devient " Grand Aigle ", un héros immortel. D'une écriture magistrale, Jeanne Benameur ne s'appesantit pas sur le malheur mais dit, la douleur, l'absence et la perte. Simplement et magnifiquement.

Grand Aigle survole les plaines, les sommets enneigés. Il tournoie sans savoir ou se poser. La lumière décline progressivement, les contours sont de plus en plus flous. Là-bas, tout en bas, Petite Montagne et Aigle Brun essaye de l'apercevoir, font des signes désespérés pour se faire remarquer. Mais le vol de Grand Aigle devient chaotique, décrochant parfois. Petite Plume, elle ne voit rien, mais se doute bien que Grand Aigle ne bat plus que d'une seule aile.

La douceur des mots, terribles et bouleversants nous entraînent dans le monde des enfants qui constatent, impuissants que le roc indestructible qu'est leur papa est en train de fissurer. Adrien, alpiniste, a fait une chute en montagne, le verdict est sans appel : Coma, l'issue ne peut être que fatale. Dominique, sa femme, perd complètement pieds, les enfants, Céline et Mathieu sont livrés à eux-mêmes, s'inventent une histoire pour continuer à croire, essayent de fuir plus en avant. Au sous-sol Mathieu rencontrera Issaïa, un balayeur qui connaît les sentiments.

✓ *Les Demeurées*. Ed Gallimard. 2000. Folio 2002

En 2000, Jeanne Benameur publie un court récit intitulé *Les Demeurées*, dans lequel elle décrit l'entrée dans le langage d'une petite fille, nommée Luce, considérée par le village comme une *demeurée*. C'est l'institutrice du village, Mademoiselle Solange, qui se fait un devoir de faire accéder Luce au savoir, mais les résistances qu'elle rencontre lui feront perdre la tête et elle mourra dans un accident au moment où Luce lui aura donné le signe de reconnaissance qu'elle attendait.

Jeanne Benameur joue dans ce roman sur la polysémie du titre. Trois sens peuvent - au moins - peuvent être relevés : 1° la *demeurée*, c'est l'abrutie, celle qui est restée en deçà du savoir et du langage, et donc de l'intelligence (dans le début du récit, c'est Luce et sa mère, La Varienne); 2° *demeurer*, c'est rester à un endroit, et, dans le récit, c'est rester en deçà du savoir, en deçà de l'école, du langage, des mots, comme La Varienne, le premier jour d'école de sa fille, qui demeure devant la grille close; 3° la *demeure*, c'est la maison, le chez-soi, le lieu familial où l'on se sent en sécurité, et, pour Luce, c'est avant tout la proximité du corps de sa mère, où elle fait unité avec elle, où elle connaît ce qui est avant les mots, avant le langage, dans un savoir prélogique, un peu animal, mais savoir quand même, et que le langage va faire éclater.⁶

Le personnage de Luce va « traverser » les trois significations du mot. D'abord elle sera la *demeurée*, comme sa mère, parce que *l'enfant d'un demeuré est un demeuré* (Folio, p. 48), mais peu à peu, malgré sa résistance, malgré son désir de *demeurer* hors des mots, de *demeurer* dans le giron de sa mère, les mots (en particulier le nom) enseignés par Mademoiselle Solange vont prendre vie, vont s'animer dans la tête de la petite fille, jusqu'à s'exprimer sur le mouchoir brodé au nom de

Solange qui sera aussi la cause de la mort de l'institutrice. C'est alors que les paroles ne demeureront plus. Sur la terre, jour après jour, elles portent son souffle (Folio, p. 81, excipit), là où le langage est devenu une demeure, un chez-soi où vivre et s'épanouir.

Les Demeurées propose, à travers l'histoire de Luce, une profonde réflexion sur l'apprentissage de la langue, des mots, envisagé non pas seulement comme la possibilité d'accéder à d'autres univers, mais d'abord comme une perte, comme une brisure dans l'unité primordiale de l'avant-langage. Et tout le parcours de Luce - et peut-être de tout un chacun, est de pouvoir retrouver dans les mots quelque chose de ce Paradis perdu

✓ **Les mains libres** Ed Denoël.2003 - Folio 2006.

Madame Lure est une vieille femme comme on en croise sans les remarquer. Dans l'appartement de son mari disparu, elle maintient chaque chose à sa place, tranquille et pour toujours. Elle évite tout souvenir, mais rêve grâce aux brochures de voyages qu'elle étale sur la table de la cuisine. Yvonne Lure entre dans les photographies, y sourit, y vit.

Un jour, surprenant les doigts voleurs d'un jeune homme dans un grand magasin, elle se met à le suivre de façon irréfléchie jusqu'à son campement, sous l'arche d'un pont.

Qu'ont-ils en commun, Yvonne, celle qui garde, et Vargas, l'errant ?

D'une écriture forte et lumineuse, Jeanne Benameur capte comme jamais les destins obscurs de deux parias innocents, tissant entre eux des liens intenses. Ressuscitant des pans de mémoire plapitante, elle aiguise le vide en chacun de nous.

✓ **Les reliques.** Ed Denoël 2005. - Folio 2011

Le cirque les a abandonnés et la trapéziste qu'ils aimaient est morte. Hésior le magicien, Zeppo le clown et Nabaltar le soigneur de fauves échouent dans une cabane de chantier pour braver ensemble le temps qui passe et l'oubli. Ils sont trois dans une cabane entre village et décharge, trois hommes vieux sur lesquels le temps n'a plus de prise, «trois cœurs collés ensemble, cette étrange chose vivante». Mais Mira, leur amante, est morte. Le dompteur qui l'avait séduite aussi. Et le cirque ne veut plus de l'énigme des trois hommes. En dehors du monde, en dehors du temps, ils sont liés, par le désir toujours vif qui les anime. Livrés à d'étranges tâches : Zeppo vole au village des albums de photos, les remet en ordre à l'envers, finissant par les nouveau-nés, Nabaltar accouche la peine des arbres la nuit et Hésior construit une porte, veille au dedans et au dehors, contient l'hostilité du village. Unis par leur trésor commun, le coffre contenant le dernier costume de scène de Mira, ils se retrouvent pour fabriquer ensemble de fausses reliques qu'ils enterrent au pied des églises, des maisons. Parce que la foi ne conduit pas qu'aux saintes, qu'il n'y a pas de grand ou de petit ravissement. Composé dans une langue à la grâce enivrante et au lyrisme brûlant, ce roman brave la mort au nom de

l'amour fou. Un texte dense et vibrant, une authentique expérience poétique.

✓ **Les insurrections singulières.** Ed Actes Sud. 2011. - Babel 2012.

Au seuil de la quarantaine, ouvrier au trajet atypique, décalé à l'usine comme parmi les siens, Antoine flotte dans sa peau et son identité, à la recherche d'une place dans le monde. Entre vertiges d'une rupture amoureuse et limites du militantisme syndical face à la mondialisation, il lui faudra se risquer au plus profond de lui-même pour découvrir une force nouvelle, reprendre les commandes de sa vie.

Parcours de lutte et de rébellion, plongée au coeur de l'héritage familial, aventure politique intime et chronique d'une rédemption amoureuse, «Les Insurrections singulières» est un roman des corps en mouvement, un voyage initiatique qui nous entraîne jusqu'au Brésil.

Dans une prose sobre et attentive, au plus près de ses personnages, Jeanne Benameur signe une ode à l'élan de vivre, une invitation à chercher sa liberté dans la communauté des hommes, à prendre son destin à bras-le-corps. Parce que les révolutions sont d'abord intérieures. Et parce que "on n'a pas l'éternité devant nous. Juste la vie".

✓ **Profanes.** Ed Actes Sud 2012. - Babel 2014

Ancien chirurgien du coeur, il y a longtemps qu'Octave Lassalle ne sauve plus de vies. À quatre-vingt-dix ans, bien qu'il n'ait encore besoin de personne, Octave anticipe : il se compose une "équipe". Comme autour d'une table d'opération - mais cette fois-ci, c'est sa propre peau qu'il sauve. Il organise le découpage de ses jours et de ses nuits en quatre temps, confiés à quatre "accompagnateur" choisis avec soin. Chacun est porteur d'un élan de vie aussi fort que le sien, aussi fort retenu par des ombres et des blessures anciennes. Et chaque blessure est un écho.

Dans le geste ambitieux d'ouvrir le temps, cette improbable communauté tissée d'invisibles liens autour d'indicibles pertes acquiert, dans l'être ensemble, l'élan qu'il faut pour continuer.

Et dans le frottement de sa vie à d'autres vies, l'ex-docteur Lassalle va trouver un Jeanne Benameur bâtit un édifice à la vie à la mort, un roman qui affirme un engagement farouche. Dans un monde où la complexité perd du terrain au bénéfice du manichéisme, elle investit l'inépuisable et passionnant territoire du doute. Contre une galopante toute-puissance du dogme, Profanes fait le choix déterminé de la seule foi qui vaille : celle de l'homme en l'homme.

✓ **Otages intimes.** Ed Actes Sud 2015. - Babel 2017

C'est l'histoire d'Étienne, photographe de guerre, pris en otage dans quelque lointaine ville à feu et à sang. C'est l'histoire d'un enfermement et d'une libération - pas forcément ceux qu'on croit. Sur une thématique éminemment contemporaine, le nouveau

roman de Jeanne Benameur s'ouvre comme un film d'action pour mieux se muer en authentique livre de sagesse. Avec la délicatesse d'âme et la profonde sincérité qu'on lui connaît, l'auteur des *Demeurées* et de *Profanes* y tend une ligne droite entre la tête et le cœur, un chemin vers des êtres debout.

✓ *L'enfant qui*. Ed Actes Sud 2017. - Babel 2019

Trois trajectoires, trois personnages mis en mouvement par la disparition d'une femme, à la fois énigme et clé.

L'enfant marche dans la forêt, adossé à l'absence de sa mère. Il apprend peu à peu à porter son héritage de mystère et de liberté. Avec un chien pour guide, il découvre des lieux inconnus. À chaque lieu, une expérience nouvelle. Jusqu'à la maison de l'à-pic.

Le père, menuisier du village, délaisse le chemin familier du Café à la maison vide. En quête d'une autre forme d'affranchissement, il tente de délivrer son corps des rets du désir et de la mémoire.

Et puis il y a la grand-mère, qui pour nourrir sa famille fait la tournée des fermes voisines, dont le parcours encercle et embrasse le passé comme les possibles.

Tenant plus du conte que du roman, *L'enfant qui* - dont le titre par son inachèvement ouvre la porte à l'infini - est une courte et dense fiction abordant la réalité de la perte d'un être cher de manière mystérieuse et onirique dans une écriture concise et elliptique souvent haletante, emplie de sensualité et de poésie. Une fiction qui nous parle de peur et de désir, de liberté, et explore cette part obscure qu'il nous faut accepter si l'on veut exister et habiter pleinement le monde.

Porté par la puissance de l'imaginaire, « *L'Enfant qui* » raconte l'invention de soi, et se déploie, sensuel et concret, en osmose avec le paysage et les élans des corps.

✓ *Ceux qui partent*. Ed Actes Sud 2019.

Tout ce que l'exil fissure peut ouvrir de nouveaux chemins. En cette année 1910, sur Ellis Island, aux portes de New York, ils sont une poignée à l'éprouver, chacun au creux de sa langue encore, comme dans le premier vêtement du monde.

Il y a Donato et sa fille Emilia, les lettrés italiens, Gabor, l'homme qui veut fuir son clan, Esther, l'arménienne épargnée qui rêve d'inventer les nouvelles tenues des libres Américaines.

Retenus un jour et une nuit sur Ellis Island, les voilà confrontés à l'épreuve de l'attente. Ensemble. Leurs routes se mêlent, se dénouent ou se lient. Mais tout dans ce temps suspendu prend une intensité qui marquera leur vie entière.

Face à eux, André Jonsson, New-Yorkais, père islandais, mère fière d'une ascendance qui remonte aux premiers pionniers. Dans l'objectif de son appareil, ce jeune photographe amateur tente de capter ce qui lui échappe depuis toujours, ce qui le relierait à ses ancêtres, émigrants eux aussi. Quelque chose que sa famille riche et oublieuse n'aborde jamais.

L'exil comme l'accueil exigent de la vaillance. Ceux qui partent et ceux de New York n'en manquent pas. A chacun dans cette ronde nocturne, ce tourbillon d'énergie et de

sensualité, de tenter de trouver la forme de son exil, d'inventer dans son corps les fondations de son nouveau pays. Et si la nuit était une langue, la seule langue universelle?

✓ **La patience des traces.** Ed Actes Sud. 2022

Psychanalyste, Simon a fait profession d'écouter les autres, au risque de faire taire sa propre histoire. À la faveur d'une brèche dans le quotidien - un bol cassé - vient le temps du rendez-vous avec lui-même. Cette fois encore le nouveau roman de Jeanne Benameur accompagne un envol, observe le patient travail d'un être qui chemine vers sa liberté. Pour Simon, le voyage intérieur passe par un vrai départ, et - d'un rivage à l'autre - par le lointain Japon : ses rituels, son art de réparer (l' ancestrale technique du kintsugi), ses floraisons...

Quête initiatique qui contient aussi tout un roman d'apprentissage bâti sur le feu et la violence (l'amitié, la jeunesse, l'océan), c'est un livre de silence(s) et de rencontre(s), le livre d'une grande sagesse, douce, têtue, et bientôt, sereine.

Deux textes poèmes :

✓ **L'exil n'a pas d'ombre.** Ed Bruno Doucey. 2019.

Une femme. Un homme. Ils marchent, séparément. Ils ont quitté leur village et traversent le désert pour atteindre la mer. Qui sont-ils ? D'où viennent-ils ? Pourquoi sont-ils partis ? Nous n'en saurons pas beaucoup plus, mais l'essentiel nous est donné : nous savons que la femme est partie parce que le livre de son enfance a été déchiré et qu'elle est entrée dans le langage. Son exil est celui de toutes les femmes qui tentent dans le monde d'aller vers la liberté, à travers la lecture et l'écriture. Quant à l'homme... Lui ne sait pas lire les signes écrits sur une page. Son univers est celui des signes du ciel, du vent, des herbes, des traces d'animaux. L'homme et la femme ne se rejoindront que devant la mer.

« Nous sommes sous le soleil. / Nos corps n'ont plus d'ombre », disent-ils enfin. C'est un texte puissant en même temps qu'un vibrant hommage rendu aux mots, aux lo=ivres qui ouvrent toutes les portes.

✓ **Le pas d'Isis.** Ed Bruno Doucey. Janvier 2022.

Elle est seule et avance. Elle ne laisse aucune empreinte sur le sable, mais sa pensée « recoud les fragments du monde ». Elle chemine d'un mot à l'autre et trace des signes dans la poussière des lendemains. Pour tous, cette figure mythique porte le nom d'Isis, déesse funéraire de l'Égypte antique qui rassemble les morceaux épars d'un amour défunt. Mais pour Jeanne Benameur, qui signe là son livre le plus personnel, elle est une sœur qui marche sur la terre, en bordure d'océan, sur un étroit chemin ou sur « le sable humide encore de la dernière marée ». Avec Isis, la poésie répond à l'appel de la vie, là

où le bleu du ciel se mêle à celui de la mer. Isis ou le temps à l'œuvre dans nos vies.
Comme ces mots dont nous sommes « le logis éphémère ». Comme un rêve éveillé, une
pensée qui apaise. Isis, l'unité retrouvée.

Extrait :

« quand les mots viennent enfin
dans la simplicité de l'évidence
alors
je sais
comme Isis
que le corps du monde est là

il apparaît
et je sens
la terre sous mes pieds
je peux penser enfin
ce monde où je vis
et y prendre
ma place »